

Prologue

*L*a terre, ici, c'est l'essentiel. L'unique raison de vivre. C'est aussi l'orgueil d'une possession. C'est presque la seule façon d'être. D'exister. C'est pourquoi lorsqu'ils n'en ont pas, les gens d'ici se débrouillent pour en avoir.

La lande de ce pays paraît austère. Pourtant, bien exploitée, elle peut devenir nourricière. Alors ils s'observent. Attendent le faux pas comme un chien d'arrêt attend l'envol d'une bécasse.

Par chance, dans un village, il y en avait toujours un qui dilapidait. S'adonnait à la boisson. Était bambochard. Dépensait à tout va. Se ruinait doucement au grand désespoir des siens. Celui-là, il fallait s'en faire un ami. L'ama-douer. L'aider dans les jours de peine, mais juste ce qu'il fallait pour le laisser survivre.

Hectare après hectare, on lui achetait son bien pour qu'il puisse manger. Pour qu'il puisse boire aussi, mais pas vraiment pour étancher sa soif. Il devait boire ses hectares jusqu'à la lie, jusqu'à l'estocade finale.

Il y avait aussi des coups de folie de l'un d'eux. Sans savoir pourquoi, sur un coup de sang, il provoquait un drame. Sous prétexte de compassion, il y avait toujours quelqu'un pour en profiter.

*C'est ainsi que les propriétés se faisaient et se défaisaient,
sous les commentaires moqueurs des voisins, spectateurs
jaloux, devenus, par leurs échecs, moralisateurs.*

*Quand il n'y avait pas bamboche, il y avait la médisance.
C'était sans doute pire.*

Il est six heures et demie au soleil comme on dit ici. Au bourg, il est sept heures et demie mais les vaches s'en moquent. La traite ne se fait pas à l'heure de la ville. En ce début de matinée de juillet, malgré le lait tiré qui bouillonne de tiédeur, la maisonnée est triste. On sent déjà qu'il va faire chaud. Peut-être même qu'un orage viendra clôturer l'après-midi. Dans l'écurie, les vaches lancent un long meuglement, lugubre comme une corne de brume qui perce le brouillard. À croire qu'elles savent. Qu'elles comprennent. Dans quelques heures, un attelage va se mettre en route pour porter Gentil Bacquey, leur vieux maître, à sa dernière demeure. La route sera longue. Six kilomètres séparent le petit village de l'église. Une dizaine de maisons, bâties au hasard des achats de lopins de terre vendus par la commune, il y a longtemps, s'y égrènent tout le long. Quelques familles avaient saisi l'opportunité et tenté leur chance, avec cette volonté farouche des paysans d'ici. Il fallait réussir. Coûte que coûte.

Parfois, un pin franc marque le chemin de terre qui mène à la maison. Il est signe d'accueil. Au milieu des champs et à deux pas de la forêt, les bâtisses s'étirent paresseusement. De loin, elles semblent être posées sur les prés. Autour d'elles,

l'espace est occupé par l'écurie des vaches, la grange à foin et le *courtiou*. La souille aux porcs n'est pas loin du poulailler qui jouxte le clapier où se prélassent quelques beaux lapins. Le travail ne manque pas. Se saignant aux quatre veines, les Bacquey, comme tous ceux du village, ont sué, transpiré, pour arriver à leurs fins. Personne n'a jamais eu l'idée de faire fortune. On est loin de la ville et de ses industries. Ici, la terre, et seulement la terre, commande, servie ou détruite par les caprices du temps. Ici, on ne demande qu'à vivre de son travail. Rien d'autre. C'est suffisant. Raisonnable.

La maison de Gentil est la dernière du village. La plus loin vers le nord.

Il faudra bien deux heures pour rallier le bourg au pas lent de la mule tirant le corbillard. Au départ, pour accompagner le corps, seulement la famille et les cousins. Un drap noir, décoré de larmes d'argent, recouvrira le cercueil. Quatre hommes tiendront les cordons des coins. En hommage. Pour montrer qu'on ne part jamais seul. Qu'il reste un lien. Petit, ténu, mais réel. Maison après maison, les voisins se joindront au cortège. Ce dernier voyage, c'est comme une vie qui, au fil du temps, s'est enrichie des rencontres. Aujourd'hui, elle s'achève. Les voisins, habillés de noir, lèveront le chapeau ou le béret au passage de Gentil en guise d'au revoir. Les femmes feront un signe de croix – respect –, tandis que les hommes se découvriront. Sous sa capeline noire, Mathilde, la veuve, regarde les gens. Sont-ils vraiment tristes ? Allez savoir. Ils respectent, c'est tout. Mais c'est bien. De toute façon, ici, la vie, la mort, c'est le quotidien appris par les saisons.

C'est quoi une vie ? songe-t-elle. Tout défile dans sa tête. Ses vingt ans, où, Gentil au bras, ils étaient sortis de l'église sous un soleil prometteur de début d'été. Puis le repas de noces avec quelques-uns, à l'ombre du tilleul

planté par le père de la mariée, il y avait longtemps. Son ombre était douce comme une caresse d'amoureux. Le vin avait coulé, les rires avaient retenti. La fête d'un jour. La vie devant eux avec une seule chose de sûre : le travail. Deux garçons et une fille avaient enrichi leur existence. Puis les petits-enfants et le travail, toujours le travail. Et voilà que juillet 1950 lui prenait son mari. Déjà ? Ce matin, elle ne sera pas seule. Mais demain ? Elle se dit qu'elle aimerait en finir. Vite. À quoi sert de vivre lorsqu'on a tout fait ? Être une charge pour les autres ? Surtout pas, il y a assez des bêtes à soigner.

Il y aura du monde dans le cortège. Ils feront suivre les bicyclettes, pour le retour. Certains en profiteront pour faire une course ou deux. Ici, on cultive aussi le temps, il est précieux. On ne laisse rien perdre. C'est l'éloignement du bourg qui rend prudent. On ne fait aucun voyage pour rien. Tous les pas comptent, et il ne faut pas les user en vaines démarches. Peut-être que quelques cousins, venus de Carcans et d'ailleurs, resteront à déjeuner, alors les fils rapporteront le pain frais. Raoul Dixit l'a en commande. Amélie, la voisine, reste à la maison pour préparer le repas. Ici, les enterrements rassemblent. On parle du mort. En bien. On n'oserait pas le contraire. Les vieux disent que les paroles s'envolent. Pourtant, avait dit la mémé autrefois en se signant, il paraît que, parfois, elles atteignent les oreilles des disparus, alors il ne fallait pas réveiller leur courroux. *Requiescat in pace !*

Arnaudin est arrivé depuis un bon moment avec son attelage. Il a chargé le cercueil hier après-midi chez Paul Fort, le charron, qui est aussi menuisier et fabrique les bières. Paul Fort n'aime pas le mot « cercueil » et ne les appelle pas ainsi, mais « costumes de planches ». Il dit que ça fait moins triste. Que ça fait même sourire.

Il y a quatre ans, Gentil, vieillissant, avait anticipé son départ.

— Un jour viendra, avait-il dit à Mathilde, un jour viendra, il faut le préparer. Elle n'avait pas aimé cette précaution.

— Ça porte malheur de penser à ça, s'était-elle insurgée. Il avait fait celui qui n'entend pas et avait continué à trancher son saucisson et son morceau de pain pour casser la croûte. Dans un vieux chêne coupé avant que la sève ne monte, il avait fait scier quatre planches épaisses et les avait portées chez le charron. En les déposant, il avait seulement dit :

— Laisse-les sécher, Paul. On verra plus tard.

Ce plus tard s'était invité en début de semaine.

Il avait d'abord eu mal à la tête. Ça passerait, il en avait vu d'autres. Le mal avait insisté. Ni les tisanes, ni les cachets n'y avaient rien fait. Le médecin était venu. Il avait retenu ses mots, et Mathilde avait bien compris que Gentil n'irait pas loin. Samedi matin, il ne s'était pas levé à cinq heures, comme à son habitude. Il avait la bouche tordue et les yeux à l'envers.

— C'est la fin, avait-elle pronostiqué avec amertume. Une heure plus tard, elle lui fermait les yeux. Les siens s'étaient à peine mouillés. Elle s'était seulement mise à espérer qu'elle suivrait bientôt. Elle n'avait prié que pour ça.

Après avoir soigné les bêtes, Gustave s'était lavé les mains, et avait fait le tour du village pour annoncer la mort du père.

Jean, le fils aîné, était parti au bourg tôt le matin. Il avait seulement dit à Paul, en désignant de la main les planches au fond de l'atelier :

— C'est le moment, le père a passé ce matin.

Rien d'autre.

— Ah, avait répondu Paul Fort, et il s'était mis au travail. Jean avait ensuite rendu visite au curé. Ils avaient fixé le jour

et l'heure de la cérémonie. Mardi serait le mieux. Les trois jours seraient respectés. Pour annoncer la mort de Gentil, le curé ferait sonner le glas. Le bouche-à-oreille se chargerait du reste, plus un télégramme aux cousins de Carcans, qui l'apprendraient aux autres.

En quittant le presbytère, Jean s'était arrêté chez Estelle. Il trouverait dans ce commerce ce dont il avait besoin. Au tintement aigrelet de la sonnette, Estelle avait trottiné depuis sa cuisine en disant des « voilà voilà » de commerçante ravie d'avoir un client. À la mine triste de Jean, elle avait compris qu'un malheur était arrivé. Elle avait demandé, main sur la bouche :

— Mathilde ?

— Non, avait-il répondu, c'est le père.

— La pauvre, avait poursuivi Estelle en se signant, il va lui manquer.

— Sans doute avait répondu Jean. Puis il avait commandé un Christ et deux couronnes de fleurs en perles.

— Vous serez contents, avait affirmé Estelle, elles tiennent bien au soleil comme à la pluie.

Ce mardi, le curé est venu avec Arnaudin, assis sur la charrette, accompagné de deux enfants de chœur, l'un pour le bénitier, l'autre pour la croix. Un bol de café chaud entre les mains, attablés à la cuisine, ils attendent que tous soient prêts. Leurs yeux ouverts, mais endormis, semblent fixer la nappe à carreaux rouges et blancs, décorée de trace brunes laissées par des culs de bouteilles de vin rouge. Par des verres de café renversés par inadvertance, les traces de brûlé d'un fond de plat trop chaud. En les voyant entrer, tout à l'heure, le chat a filé dehors sans demander son reste. À cette heure-ci, d'habitude, il rentre d'une nuit de chasse à la souris et dort sur l'ouvrage de la mémé, posé sur une

chaise à côté de la machine à coudre. Tout ce va-et-vient l'a dérangé.

La veuve est dans un coin de la pièce, assise sur la petite chaise devant le fenestron. La voyant ainsi, Arnaudin se dit que ce sera son dernier travail : regarder par le carreau taché d'un reste de fantaisie décorative la poule qui s'é gare, et pister le facteur pour le journal qu'elle ne lira pas. Elle dit que ses bésicles lui troublent la vue. On ne va pas tous les jours chez le pharmacien faire changer les verres. Et puis elle a l'âge de rester à guetter, alors... Les champs sont désormais trop loin pour elle, et son dos, courbé par des années de sarclage, lui rappelle que l'heure approche pour elle aussi. Gentil était plus vieux de trois ans, elle le suivra avec résignation. Que faire d'autre ?

Les deux fils sont là, costume étriqué et cravate noire, gestes maladroits. En dehors des travaux des champs, ils ne savent que faire de leurs mains. Ils attendent, brassard de deuil épinglé. Ils le porteront pendant un an chaque fois qu'ils sortiront en ville. Pour rappeler leur tristesse à tous. Pour montrer qu'ils n'oublient pas le père. Pendant un an, pas de bal, pas de fête. Le deuil se porte mais finit par s'en aller avec le temps. Un an, c'est vite passé.

Il y a trois jours, de papa, Gentil est passé à pauvre papa. C'est ainsi qu'ici, on différencie les morts des vivants. Les belles-filles, sous leur voilette noire, s'essuient les yeux tandis que les petits-enfants s'inquiètent de ce remue-ménage. Ils savent que la mort sait prendre ce qu'elle veut. Que la mort, c'est aussi la vie. Pour les bêtes, ils ont l'habitude, mais pas pour le pépé. On leur a dit qu'il était parti au ciel. Mais comment croire une chose pareille, alors qu'ils savent que tout à l'heure, le charron, aidé des fils, l'a mis dans une boîte en bois bien fermée ? Ils ont même entendu le marteau taper sur les dernières pointes clouant les planches. Leur mère

leur a dit qu'ils comprendraient plus tard. Quand ils seraient grands. Le curé, avant-hier, apportant les saintes huiles, leur a dit que le pépé était au ciel avec Dieu. Du coup, depuis deux jours, le plus petit scrute les nuages avec la volonté farouche de l'apercevoir. Sans succès.

Gustave, l'autre fils, semble plus sauvage, presque en colère. Il enrage, le pauvre papa est mort en pleine amasse, et la résine n'attend pas ! Heureusement, les foins sont terminés depuis une quinzaine. Déjà qu'ils avaient été inquiétés par un orage menaçant ! Si Gentil était parti à ce moment-là, la récolte aurait souffert d'un abat d'eau destructeur.

Gustave et Jean s'entendent à peu près bien, mais pas leurs épouses. Elles se jalourent. La femme de Gustave est rebelle. Sa belle-sœur va commander avec son mari, et se prendre pour la patronne. Ah, si Gustave acceptait de partir d'ici !

Maintenant, la vie va être très différente. Gentil ordonnait tout. Décidait de tout. Personne ne discute quand le chef de famille est assis au bout de la table. Le « clac » du couteau qui s'ouvre ordonne le début du repas, et le « clac » du couteau qui se ferme ordonne la fin du repas. Entre ces deux moments, seuls les regards parlent. Souvent fuyants pour les brus. On ne conteste pas le patriarche. Avant de se lever de table, Gentil donnait le travail à faire.

Demain, Jean, l'aîné, va diriger la ferme et la propriété, mais il faudra que Jacqueline et Louise fassent la paix. Ce n'est pas gagné ! Et puis il y a Nicole, la fille.

La Nicole !

Elle vit à la ville.

Elle n'a jamais aimé les bouses de vache ou le crottin des biquettes. Elle rechignait chaque fois qu'elle devait prendre un râteau ou aider à la traite. « Arrête de toujours rêvasser », disait Gentil, menaçant. D'une pirouette, elle montait se

cachez au grenier à foin. Alors, comme elle n'aimait pas la vie au village, un jour, brutalement, elle est partie en ville. Elle savait coudre. Depuis, elle ne donne que peu de nouvelles. Ses visites sont rares. Une fois, deux fois l'an, et encore. Et jamais avec le même homme. Aucun respect, dit-on autour de la table. Même pas aujourd'hui : il paraît qu'elle attend le corps de son père au bourg ! *Elle aurait quand même pu venir faire une visite*, pensent-ils. À cette annonce, Gustave a haussé les épaules. Ça ne le surprend pas. Le père et elle, ça n'a jamais bien marché. Gentil n'aimait pas ses façons de s'habiller, ni sa manière de regarder les hommes.

À ses reproches, elle avait rétorqué qu'on n'était plus au Moyen Âge. Gentil avait soupiré. Il avait fait la Grande Guerre. Chanceux, il s'en était sorti. Lorsque la seconde était arrivée, il avait réalisé que les hommes n'avaient rien compris. Quels idiots ! Cette guerre avait apporté son lot de mauvaises choses. Depuis la Libération, tout avait changé. Tout était contesté, et voilà que les femmes, dont sa fille, se mettaient à porter des robes légères. Courtes. Trop courtes. À se peindre les ongles, comme il disait. À fumer aussi. On disait qu'elles s'étaient émancipées. N'importe quoi ! À la campagne, s'émanciper servirait à quoi ? À qui ? « Foutaise », rétorquait Gentil.

Aujourd'hui, les belles-sœurs pleurent de concert. Demain sera un autre jour. Ici, il n'y a pas de temps à perdre. Ce soir, voilettes rangées et tabliers remis, ce sera la traite et la préparation du repas, enterrement ou pas. Il faut dire que les deux nuits de veille ont épuisé les corps. Bien sûr, les voisins sont venus les consoler. Passer la nuit à veiller le défunt est pénible. Habillé de son costume noir, chaussé de souliers du dimanche, très digne avec sa moustache bien peignée, il semblait dormir paisiblement. À le voir, on n'au-

rait pas été surpris de l'entendre répondre aux conversations chuchotées autour de son lit.

Au fur et à mesure des arrivées, il a fallu raconter à chacun les détails de l'agonie, scandés par des « Oh le pauvre » par des « Hé bé dites donc ». Le café, servi à grands bols, tentait de tenir tout ce monde éveillé, mais les yeux se fermaient dès qu'une conversation s'éteignait. Alors l'un d'entre eux toussotait pour éviter un silence trop pesant qui aurait laissé penser qu'on aurait mieux aimé être ailleurs. Il ne fallait pas, la dignité aurait perdu de sa substance.

Le cortège s'est mis en route depuis dix minutes. Devant chez eux, les Germain patientent. À cause du soleil qui commence à chauffer, ils attendent à l'ombre du vieux figuier qui pousse contre l'ancien fournil. *Les figues sont grosses et violettes à souhait, pense Germain, la semaine prochaine, il faudra les cueillir. Thérèse fera de la confiture.*

Toute la famille est là. Même le petit de dix ans. Si ses jeunes jambes fatiguent, son père le prendra sur ses épaules. À la campagne, on apprend la vie tôt. Il faut se préparer à tout. Ils voient arriver le curé, précédé des enfants de chœur. Les hommes se décoiffent en s'approchant. Saluent d'un hochement de tête. Les femmes se signent. Les Gassian les rejoindront, puis les Rambert, les Blanc, les Béniteau et les Dupouy. Pour l'instant, le silence accompagne le convoi. Bientôt, quelques murmures escortent le cortège d'une musique de mots. Comme un vent souple et discret.

Au fil du chemin, les familles ont rallié le groupe. Déjà, les conversations sont plus fortes. Plus on va vers la fin du cortège, plus elles le sont. On discute de tout. De ce pauvre Gentil qui ouvre la voie. Il était un bon voisin. Hubert Gassian fait la moue.

— *D'as cops*, dit-il en patois.

Ah bon ? Des fois il ne l'était pas ? On ne peut pas dire ça. Surtout pas en ce jour où on le porte en terre.

Maintenant, tout le village est derrière lui. Au bout de la route, on aperçoit l'église. Massive. Trapue comme un paysan d'ici. Faite de pierres du pays, elle a été bâtie par la foi des habitants du lieu. Le sable passera. Les pierres passeront. Gentil est passé.

— La foi ne passera jamais, dit le curé en commençant la cérémonie. Cierges allumés, fumée d'encens qui parfume et enveloppe le cercueil, la messe peut commencer. Une voilette noire masquant son visage, Mathilde est assise entre ses deux garçons. Elle a pleuré hier. Pas aujourd'hui. Hier, parce que c'était la mort qui lui prenait son mari. Pas aujourd'hui parce qu'il n'y a plus rien à faire d'autre qu'espérer ce ciel qu'on lui a appris au catéchisme. Elle veut y croire.

Nicole, la fille, est assise à côté de Gustave. Son copain a bien essayé de se mettre sur la chaise voisine, mais Jean, agissant déjà en maître, lui a montré du doigt un siège plus loin, et lui a glissé sans ménagement que devant, c'est pour la famille. Le copain n'a pas insisté, mais a seulement souri. Nicole l'avait prévenu. Sa famille ? Des rustres. Des bourrus. Des paysans sévères.

En arrivant devant le porche de l'église, où beaucoup de gens les attendaient, Jean avait remarqué sa sœur. On ne pouvait pas manquer son rouge à lèvres. Dans ce monde habillé de noir, on ne voyait que l'éclat de sang qu'il renvoyait à l'œil. À côté d'elle, un homme en chapeau de feutre, fine moustache et joli costume, lui tenait le bras. De temps en temps, il lui passait un mouchoir avec lequel elle se tamponnait les yeux. Comme si elle pleurait. Elle s'était approchée de sa mère et l'avait serrée dans ses bras, mais personne, ici, n'avait été dupe, ce n'étaient que des gestes

de convenance. Ils venaient d'un semblant de chagrin. D'un reste d'éducation. D'ailleurs, les gens souriaient avec ironie. Ah, on pourrait en raconter tout à l'heure, sur l'attitude de la Nicole. Ici, on dit « la » pour désigner un objet, une chose, ou bien pour désigner quelqu'un que l'on n'estime pas vraiment. D'ailleurs, comme avait dit l'oncle Jules, la Nicole, ce n'est qu'un objet que les hommes prennent pour faire joli. Ils s'en servent et la jettent. Rappelez-vous l'Occupation. C'est vrai qu'elle était jolie. Marthe s'était insurgée.

— Enfin Jules, tu exagères, elle n'a même pas eu le crâne rasé. Gentil n'a pas fait un objet, mais une fille.

Sans doute, mais Gentil, vis-à-vis de sa fille, avait, depuis longtemps, cessé d'être gentil.

Le sermon du curé est bref. Gentil est mort, donc il est au ciel avec Dieu son créateur. Que dire de plus ? Son parcours sur terre s'inscrit dans la logique de l'existence, rien d'autre. Il y aura les pleurs. Il y aura le deuil, et de nouveau la vie. Les paysans comprennent bien ces choses. L'existence, disent-ils, peut se résumer à une année : on prépare la terre, on sème, on récolte le fruit. Une fois cela fait, la terre entre dans l'hiver comme Gentil vient d'entrer dans le sien. Ce n'est rien d'autre, une vie. On a beau leur lire n'importe quelle lettre des Apôtres, n'importe quel Évangile, ils trouvent toujours un rapport avec la terre, celle qui les fait vivre, celle qui les ensevelit. C'est ça, la sagesse paysanne. La terre et le temps. Seulement ça. Alors malgré les belles paroles, les beaux rouges à lèvres, les beaux costumes de flanelle, on finit toujours, comme le dit Paul Fort, dans un costume de planches. Cette simplicité cache peut-être parfois quelque chose. Allez savoir. Ici, on se livre rarement, on ne se met jamais vraiment à nu.

La dernière pelletée de terre jetée sur le cercueil, le dernier signe de croix tracé sur la poitrine, et la vie reprend

son cours. Le curé repart à ses ouailles, et les Bacquey à leurs champs. Avant, il reste juste un moment, celui qu'on va passer autour de la table pour un dernier repas en famille, avec les cousins.

Nicole, qui s'est rendue directement à l'église, fait un détour par le village. Elle assistera au repas. Ses frères ne sont pas dupes, il y a de la succession dans l'air. Gentil avait prévu depuis longtemps, mais il reste toujours une brouille à régler, un service de vaisselle à donner, peut-être une bague oubliée dans le tiroir de la table de nuit.

Il est midi au soleil, Mathilde regarde l'assemblée. Personne n'a osé se mettre en bout de table, à la place de Gentil. Demain seulement. Et ce sera Jean. Aujourd'hui, le défunt est encore un peu là, on ne touche pas à sa chaise. À les voir tous réunis, Mathilde sourit, ferme les yeux, et repart loin, très loin dans ses souvenirs.